

Georges Lukacs : Préface à « Grève de masses » de ROSA LUXEMBURG

Tamegzstrajk (Grève de masses), Wien, Verlag der Arbeiter-Buchhandlung, 1921.

En 1921 paraît à Vienne une édition hongroise de la célèbre brochure de Rosa Luxemburg, « *Grève de masses, parti et syndicats (1906)* », avec une préface de Lukacs.

Cette préface a été élaborée probablement vers la même époque (janvier 1921) que l'essai « Rosa Luxemburg marxiste » : tous les deux se situent dans une problématique résolument « luxemburgiste », mais tandis que l'essai analyse surtout les écrits économiques de Rosa Luxemburg (*L'accumulation du capital* en particulier) la préface a pour objet plutôt sa pensée politique révolutionnaire.

Le texte de Lukacs se présente comme un bilan de la lutte idéologique de Rosa Luxemburg contre l'opportunisme dans ses variantes bernsteinienne et kautskienne. Il conclut avec une défense et illustration des conceptions de Rosa Luxemburg sur le mouvement de masses et la grève générale qui infléchissent (dans une certaine mesure) sa pensée dans un sens « spontanéiste » et économiste.

Paradoxalement, au moment même où paraît cette préface, Lukacs venait de rompre — après les événements de mars 1921 — avec le « luxemburgisme », confondu, et tort ou à raison, avec les positions « anti-putschistes » défendues par l'aile modérée du Parti communiste allemand, opposée à l'Action de Mars (Paul Levi, Clara Zetkin).

György Lukacs

PRÉFACE A ROSA LUXEMBURG

Rosa Luxemburg n'était pas seulement un martyr de la révolution prolétarienne ; toute sa vie était un grand combat pour que le prolétariat devienne révolutionnaire, pour que la juste prise de conscience de la situation de la lutte de classe, obscurcie consciemment ou inconsciemment aux yeux de la classe ouvrière par les opportunistes sociaux-démocrates, soit introduite dans la conscience du prolétariat : pour que la conscience de classe ainsi développée se transforme en action révolutionnaire. De cette manière, Rosa Luxemburg a mené les batailles les plus difficiles de sa vie avant tout contre les courants droitiers et centristes du mouvement ouvrier d'aujourd'hui. Il n'est pas étonnant, si finalement ce sont des mercenaires d'Ebert et Scheidemann qui l'ont tuée : elle s'est battue toute sa vie contre eux, avec les armes nobles de la science et de la justice ; alors qu'ils ont essayé de rendre impossible son influence sur la classe ouvrière par des calomnies, des intrigues et des mensonges. Et finalement, quand tout cela échoua, quand Luxemburg marcha en avant à la tête des masses révolutionnaires pour gagner la lutte de la classe prolétarienne par la voie armée, ils l'ont assassinée.

Rosa Luxemburg était un vrai leader du prolétariat. À côté de Lénine peut-être le seul successeur digne de Marx et d'Engels. Mais comme la révolution prolétarienne se distingue fondamentalement de la révolution bourgeoise — celle du prolétariat n'est pas si brillante que celle de la bourgeoisie, mais va plus profondément que l'autre, et malgré le fait qu'elle avance moins vite, elle change plus profondément l'essentiel de la société —, il s'ensuit que le leader de la révolution prolétarienne se distingue profondément du type de leader de la révolution bourgeoise. Ce leader n'est pas un grand démagogue, un orateur brillant et un agitateur comme Danton, ou Lajos Kossuth, mais il sera celui qui cultive le plus profondément le marxisme, la dialectique révolutionnaire, la science de la lutte de classe. Celui qui, à l'aide du marxisme, est capable d'analyser, d'estimer et de juger correctement tout événement de la vie quotidienne, et par conséquent est capable de montrer la vraie voie de l'action à la classe ouvrière.

Mais du fait que le jugement sur la situation actuelle et la voie désignée pour l'action, qui en découle, soit correcte, ne résulte pas que les grandes masses du prolétariat puissent le comprendre sur le coup, et qu'elles réagissent dans la direction indiquée. Les opportunistes, en mettant au premier rang leurs propres intérêts myopes et trompeurs, ont empoisonné durant des décades les réflexions et les sentiments de la classe ouvrière. Ils l'ont habituée à ne pas regarder les événements du point de vue des intérêts de classe généraux du prolétariat, mais que chacun se soucie tout d'abord de ses intérêts personnels, i. e., ceux qui touchent au métier ou à l'usine dans un sens restreint.

Ils ont réussi, ce faisant, à obscurcir la conscience du prolétariat, à diriger la classe ouvrière vers une direction opportuniste et petite-bourgeoise, et à l'éduquer dans ce sens.

C'est contre cet opportunisme petit-bourgeois que Rosa Luxemburg a mené les luttes les plus difficiles de sa vie. Comme agitateur, comme organisateur, comme journaliste du quotidien et comme théoricien, aux réunions publiques, dans les journaux, aux congrès, avec différentes armes mais toujours avec la même force, elle se battit pour la défense du vrai sens du marxisme: pour la révolutionnarisation du prolétariat. C'est par cette bataille que Rosa Luxemburg est devenue grande, un vrai martyr du prolétariat, elle et ses compagnons de lutte.

Rosa Luxemburg elle-même était un géant de la pensée parce qu'elle non seulement présentait avec un juste instinct les dangers recelés dans l'opportunisme, mais aussi a analysé avec une connaissance marxiste profonde tout événement du présent : c'est elle la première qui a vu avec une clairvoyance prophétique l'essentiel de l'histoire, et tout ce qui résulte de cette connaissance pour les actions du prolétariat. Si aujourd'hui nous observons l'œuvre de la vie de Rosa Luxemburg, nous devons constater que c'est elle la première qui a perçu correctement l'impérialisme, comme la dernière étape du capitalisme, et les conséquences nécessaires de celui-ci : la guerre mondiale et la révolution mondiale ; c'est elle qui a découvert la première l'unique et seule arme efficace possible contre les dangers de l'impérialisme : les mouvements de masses révolutionnaires.

La montée de la lutte de classe finale du prolétariat et de la bourgeoisie, le comment, les conditions, les possibilités et les armes de cette lutte de classe : voici le contenu de l'œuvre de la vie de Rosa Luxemburg. Au moment où le mouvement ouvrier européen — et surtout allemand — s'était enfoncé si profondément dans l'opportunisme, que non seulement il sabotait les actions d'une façon masquée, mais aussi il pouvait se manifester ouvertement, et théoriquement, Rosa Luxemburg a été la première à imposer la théorie de la révolution prolétarienne contre la théorie de l'opportunisme.

Il est vrai, qu'à l'époque, contre le créateur de la théorie réformiste, Bernstein, Kautsky a mené aussi une bataille théorique. Mais ces deux sortes de batailles étaient séparées l'une de l'autre comme le sont le ciel de la terre. Kautsky a montré les erreurs théoriques et pratiques de Bernstein, mais il se méfiait avec un soin inconscient de toucher le fond du problème. Il qualifiait pourtant la théorie de Bernstein dans son ensemble de « déviation théorique », qui ne peut et qui ne doit être analysé qu'à l'intérieur du parti. Rosa Luxemburg a montré avec une logique décisive et cruelle, que là, il faut choisir. Choisir de rester ou de ne pas rester socialiste. Celui qui, comme Bernstein, enseigne que dans le capitalisme le don de s'adapter s'accroît de plus en plus avec le développement de la société ; et que par conséquent, la possibilité des crises économiques — si jamais elles éclatent — et leur puissance et signification décline de plus en plus ; celui qui prétend que la classe ouvrière n'a pas de possibilité de prendre en main le pouvoir organisationnel de la production qu'à l'aide de la « lutte » syndicale et sans révolution ; qui prétend que la société « fusionne » en paix avec le socialisme, celui-là a cessé d'être socialiste, et a quitté le terrain théorique du socialisme révolutionnaire.

Rosa Luxemburg a mené cette bataille encore — apparemment — ensemble avec Kautsky et d'autres ; eux, ils critiquaient « son ton », et ne s'identifiaient pas avec « ses exagérations », mais « au fond », ils sont d'accord avec elle. En effet, la prise de position officielle du parti signifiait la condamnation de l'opportunisme ouvert de Bernstein et d'autres.

Mais ce que Bernstein et d'autres perdaient ici, ils l'ont gagné dans la pratique. Le parti allemand déclarait en vain qu'il était sur les positions du marxisme révolutionnaire. Dans la pratique, plus la

crise finale du capitalisme s'approchait, plus il se rapprochait de la position de Bernstein, plus il devenait opportuniste.

Contre cet opportunisme, Rosa Luxemburg a mené la bataille dans tous les domaines — maintenant toute seule, appuyée par peu de camarades compréhensifs et révolutionnaires (Liebknecht, Mehring, Radek, Zetkin, etc. ; parmi eux quelques-uns, comme par exemple Pannekoek, ne comprenaient pas sa prise de position profonde). Au début, Kautsky et les autres observaient les efforts de Rosa Luxemburg avec une objectivité « scientifique » élégante et « neutre », pour devenir ensuite ouvertement hostiles.

Le contenu du principal ouvrage de sa vie (*L'accumulation du capital*, paru en 1913) est l'analyse de l'impérialisme comme étape ultime et nouvelle du développement capitaliste ; c'est un retour à la vraie méthode de Marx et une tentative pour comprendre à l'aide de son esprit le problème des temps nouveaux, que les opportunistes, en s'appuyant sur la lettre de Marx, ne pouvaient et ne voulaient pas comprendre. La question de l'accumulation du capital est en effet une question vitale du développement capitaliste.

Accumuler veut dire, à l'aide d'une partie du profit produit par an, accroître la production capitaliste. Cette partie est égale à celle qui reste si, du profit global d'une année de la classe capitaliste on retient celle qui est consommée pour les propres besoins de cette classe. Avec ce reste, elle agrandit et développe ses usines. L'accumulation est donc une question de valorisation économique du profit dépassant la consommation capitaliste.

La question est de savoir qui va acheter ces marchandises qui sont produites d'une manière accélérée ? Pour tout ouvrier sensé, la théorie de Rosa Luxemburg est tout de suite claire : de l'accumulation du capital s'ensuit nécessairement cette tentative du capital de vouloir étendre le marché d'une façon continue et ininterrompue. Puisque la capacité d'absorption du marché intérieur est limitée, le capital est forcé de se répandre à l'échelle mondiale (voir l'impérialisme). Mais puisque tôt ou tard il doit arriver une situation où toutes les colonies et sphères d'intérêts seront la propriété sûre de certains groupements d'intérêts impérialistes-capitalistes, l'éclatement d'une bataille vitale entre ces groupements est inévitable : la guerre mondiale.

La cause finale de la guerre se trouve dans le fait que tout groupement impérialiste-capitaliste veut éviter la crise définitive à la charge de l'autre ; parce que, pour la production capitaliste croissante il n'y a pas de marché suffisamment large. Étant donné que la guerre mondiale ne peut être qu'une tentative pour éviter la crise finale, et qu'elle ne résout nullement la crise en elle-même, mais sème les germes pour des nouvelles guerres mondiales, il s'ensuit que la guerre mondiale est nécessairement la crise ultime du capitalisme, et de cette manière elle doit conduire à la révolution mondiale.

Contre cette détermination extrêmement claire, la « science » de l'opportunisme a mené une bataille si acharnée, que l'on n'en trouve point de pareille dans toute l'histoire de la pensée socialiste. L'élite de la « science » de l'opportunisme avec Otto Bauer et Hilferding à sa tête a essayé de prouver par des arguments, par des moqueries et par des données statistiques, non seulement que Rosa Luxemburg se trompe, mais qu'elle voit un problème là où il n'y en a pas. La question de l'accumulation du capital n'en est pas une selon eux : le capital crée lui-même son propre marché. L'impérialisme est un « phénomène éphémère », les crises ont un caractère « transitoire », et donc le capitalisme — du point de vue économique — peut même être éternel. Il est du moins certain, que ce n'est pas lui-même qui creuse sa propre tombe par son développement illimité et technique.

Toute théorie de la lutte de classe a pour critère véritable sa pratique. De même que les opportunistes, durant de longues années, ne voulaient pas reconnaître l'existence de l'impérialisme et l'approche nécessaire de la guerre mondiale qui le suivait, de même, au moment de l'éclatement de la guerre mondiale, ils ne voulaient pas non

plus y voir la mise en marche de la crise mondiale, et encore moins en tirer les conséquences concernant leur action. Comme pour l'impérialisme, ils ont pris la guerre pour un épisode, tel qu'avec la disparition de celle-ci, la situation « normale » serait retournée à nouveau : le temps de la lutte syndicale, des élections parlementaires, des congrès internationaux. Il est évident que dans ces conditions, l'Internationale des opportunistes s'est écroulée. Ils l'ont considérée d'ailleurs comme un épisode. « L'Internationale est un moyen de la paix, et non de la guerre », disait le plus sage, Kautsky.

La lutte théorique et pratique de Rosa Luxemburg contre les opportunistes récoltait dans ce domaine les plus difficiles et les plus brillantes victoires. Alors qu'elle a passé la plus grande partie de la guerre en prison, c'était elle malgré tout qui, avec Mehring, Liebknecht et Jogiches, a organisé la lutte antiguerre illégale. Avec Mehring ils ont créé **la revue Internationale**, et plus tard, avec l'élargissement du groupe, ils ont publié illégalement les fameuses lettres-Spartacus, ils ont fondé la Ligue Spartacus. C'était elle qui, durant les premiers jours, a amené Liebknecht hésitant sur la bonne voie, c'est grâce à sa clairvoyance théorique que l'hésitation du plus grand héros de la lutte antiguerre n'a duré que quelques jours. C'est elle qui a jeté les bases théoriques de toute la lutte. Dans son pamphlet magnifique intitulé *La crise de la social-démocratie*, elle esquisse à nouveau un tableau grandiose du développement de l'impérialisme, de la signification historique et mondiale de la guerre, de la tâche du prolétariat vis-à-vis de sa propre mission ; tâche qui n'avait pas pu et n'avait pas voulu accomplir la social-démocratie.

Et elle a exigé la création d'une arme nécessaire à la lutte du prolétariat contre le capitalisme mondial : la formation d'une Internationale nouvelle et révolutionnaire.

Parce que Rosa Luxemburg n'a jamais oublié la pratique à côté de la théorie. La théorie la plus profonde et la plus vraie pour elle était valable seulement dans la mesure où elle avait montré une nouvelle voie pour l'action du prolétariat, de même que la critique n'a été pour elle qu'un moyen pour la découverte de moyens de lutte positifs. Rosa Luxemburg observait l'approche de la révolution mondiale avec la même clairvoyance prophétique que le danger proche de la guerre mondiale. La révolution russe de 1905-1907 a réveillé pour un moment la social-démocratie européenne de la paresse théorique. Sous l'influence de la révolution russe, même Kautsky et les autres croyaient que l'époque de la révolution était arrivée, et ils ont pris pour objet d'analyse le moyen de lutte qui s'était manifesté là-bas, pour la première fois et en grand style : la grève de masses.

Mais alors, comme toute théorie opportuniste ouverte ou masquée, celle-ci est partie sur des bases fausses, pour arriver à des résultats également faux, et à l'inaction. Là aussi Rosa Luxemburg a découvert d'une façon décisive la fausseté du point de départ. Les deux courants opportunistes polémiquaient pour savoir s'il était juste (et quand) d'utiliser comme moyen de lutte la grève de masses. Rosa Luxemburg a constaté par contre, que la question était posée d'une manière incorrecte. Parce qu'il ne s'agit pas de savoir si l'on veut ou pas, et quand, la grève de masses (en dernière analyse : la révolution), mais de savoir quelle position prendre vis-à-vis de la grève de masses qui se développe nécessairement en conséquence du développement économique : comment nous conduirons cette grève de masses vers la direction de la révolution prolétarienne ?

Avec cette conception, la position concernant la question de l'organisation change radicalement. Selon la conception ancienne de la social-démocratie, l'organisation est une prémisses de la révolution : on peut penser à la révolution seulement quand la classe ouvrière est déjà organisée de telle manière qu'elle peut l'accomplir avec succès. Contre cette prise de position, la critique d'Engels est tout à fait correcte sur la théorie de la grève anarchiste, selon laquelle ce sont soit les conjonctures politiques qui ne permettent pas l'évolution de l'organisation parfaite, et à ce moment-là la grève générale est impossible, soit qu'elles le permettent, mais

alors le pouvoir du prolétariat est déjà si grand, que la grève générale devient inutile. Rosa Luxemburg rompt avant tout avec le concept strict et mécanique de la grève générale, selon lequel elle est une action momentanée, bien préparée et putschiste, pour la prise volontaire du pouvoir politique, ou pour atteindre un autre but politique quelconque. Elle démontre avec des matériels historiques abondants, que la grève générale est un processus. La grève n'est pas un moyen de la révolution, mais elle est la révolution elle-même. Elle n'est pas la simple utilisation du pouvoir économique de la classe ouvrière pour acquérir certains buts politiques mais la grève générale est l'unité inséparable de la lutte économique et politique. Les mouvements de revendications salariales deviennent inévitablement des luttes politiques. En plus, les époques révolutionnaires sont caractérisées justement par cette unité inséparable.

Par conséquent, l'organisation n'est pas une prémisse (une condition) mais elle est la conséquence de la grève générale, donc de la révolution. Le mot d'ordre du Manifeste communiste selon lequel le prolétariat s'organise en classe par la révolution, a été clairement confirmé par la révolution russe.

D'autant plus que le prolétariat comme classe est loin d'être identique à ces couches de l'aristocratie ouvrière, dont l'organisation est le seul ou plutôt le principal but de l'opportunisme. Dans chaque pays — et pas seulement en Russie « arriérée » — il y a des vastes couches du prolétariat (concernant l'Allemagne, Luxembourg dénombre les mineurs, les ouvriers du textile, les ouvriers de la terre) dont l'organisation est possible uniquement par la révolution, par une voie révolutionnaire. Mais alors ces couches « arriérées », exploitées infiniment — justement parce qu'elles n'ont à perdre que leurs chaînes — deviennent dans la révolution des combattants, au moins aussi dignes de confiance que les anciens membres des syndicats.

De cette manière, on voit sous une autre lumière le rôle du parti dans la révolution. Rosa Luxemburg refuse la prise de position, selon laquelle le rôle du parti est de « faire » la révolution, et qui est la même chez les opportunistes et chez les putschistes, avec un but différent, tout au moins. Par le fait qu'elle décrit la grève générale révolutionnaire comme une explosion élémentaire résultant du développement économique, elle ne nie pas la signification du parti. Au contraire. C'est elle qui la première — à l'exception des Russes —, a découvert et a mis à sa juste place le vrai rôle du parti dans la révolution : la direction des mouvements de masses spontanément développés.

Avec cette découverte, Rosa Luxemburg retourne à la source initiale de la science de la lutte de classe, qui était cachée pendant si longtemps par la fausse science de l'opportunisme : Marx. Marx définit nettement, dès le début des années cinquante, l'essentiel de la révolution prolétarienne, contrairement à la révolution bourgeoise. Et alors Rosa Luxemburg, la disciple autonome, géniale et fidèle, le suit dans cette définition : la révolution prolétarienne ne peut pas se terminer avec la prise du pouvoir d'État, momentanée et réussie, mais elle est un processus long, et douloureux, plein de hauts et de bas. Contre les soucis opportunistes, selon lesquels la révolution prolétarienne arrive trop tôt, et ne trouve pas « mûrs » ni les conditions économiques ni le prolétariat, Rosa Luxemburg démontre dès les années quatre-vingt-dix, que la révolution ne peut pas arriver trop tôt, parce que la simple existence des forces révolutionnaires du prolétariat est déjà une conséquence de la maturité des conditions économiques. Du point de vue du maintien du pouvoir, par contre, la révolution arrive et doit arriver trop tôt. Parce que la maturité révolutionnaire ne peut être acquise par le prolétariat que par l'action révolutionnaire, que dans la révolution elle-même.

Rosa Luxemburg, la fanatique de la révolution, était une révolutionnaire au regard fanatiquement clair, libéré de toute illusion. Quand en novembre 1918 les portes de la prison s'ouvrent devant elle, quand les masses révoltées commencent à s'organiser sous le drapeau de Spartacus, Rosa Luxemburg n'a surestimé à aucun moment l'évolution de la révolution allemande. Elle savait très bien que les grandes masses du prolétariat allemand n'étaient pas véritablement

révolutionnarisées, que la révolution politique (bourgeoise) commence à peine à se transformer en révolution économique (prolétarienne). Elle savait parfaitement que l'insurrection de janvier provoquée par Noske devait se terminer par un échec, et que cet affrontement signifiait seulement une bataille préparatoire pour la révolution allemande.

Mais au moment où les prolétaires conscients se sont engagés dans la lutte, Rosa Luxemburg avait parfaitement conscience que la lutte était sans issue, mais elle savait consciemment que la victoire finale approchait et elle est tombée sous les coups des mercenaires de Noske comme un martyr et un héros véritable.

(Trad. Rita Kiss.)